

BRIGITTE

Où l'on voit la bonté
devenir corne d'abondance.

Il est veuf. Elle est veuve. Il a une fille de sa première femme ; et elle, une fille de son premier mari. Ils se rencontrent sans s'être cherchés, reconnaissent qu'ils se conviennent et, avec les restes de leurs couples anciens, décident d'en reconstruire un neuf.

La fille de l'homme est douce et bonne. Elle aime partager. Ce qu'elle a, elle ne le garde jamais longtemps. Elle le donne. C'est sa joie. Son nom ? Chacun le connaît dans le pays : Brigitte.

Elle ne mange pas sa part de nourriture. Elle en met la moitié de côté pour la distribuer. Un jour, elle emplit son tablier de tout ce qu'elle a épargné et s'apprête à partir dans les rues où les pauvres mendient. Sa belle-mère l'arrête.

— Que portes-tu dans ton tablier ? lui demande-t-elle.

— Rien, ma mère. Juste des fleurs.

— Montre !

En effet, le tablier est plein de marguerites, de coquelicots et de bleuets.

La fille de la mère est sèche. Elle a toujours le dernier mot dans les conversations. Elle insiste, elle argumente pour avoir raison. Elle provoque et se dispute. Avec les filles comme avec les garçons. Elle aime la fête et le plaisir. Elle est avide et prend tout ce qui passe à sa portée.

Un jour, elle se retrouve enceinte.

— Un enfant ! Pas question de m'encombrer ! Je ne pourrai plus aller et venir en toute liberté.

Elle n'a qu'une envie : s'en débarrasser. Sa mère, à qui elle se confie, lui promet de l'aider et combine un plan diabolique.

La nuit où sa fille accouche, elle emporte l'enfant emmailloté dans le lit de Brigitte, puis elle va réveiller son mari.

— Regarde ce que ta fille a fait ! lui dit-elle. Derrière ses airs mielleux, elle a bien dissimulé son jeu. C'est une hypocrite. Une dépravée !

Le père est pâle de colère. Il crie, hors de lui d'avoir été trompé. Le bébé se réveille, sent la haine autour de lui et se met à pleurer. Alors Brigitte le prend dans ses bras, lui sourit, et il se calme aussitôt.

— Tu vois comme il reconnaît sa mère ! siffle la perfide.

— Dehors ! s'écrie le père.

Au lieu d'implorer son pardon, sa fille ose dorloter son enfant, afficher son amour, sans pudeur et sans honte.

— Je ne veux plus te voir ! Tu n'es plus de mon sang ! Disparais !

Brigitte ne proteste pas. Elle s'habille et s'en va avec ce nouveau-né qu'elle a déjà accepté.

— Si tu m'as été confié, lui dit-elle, c'est pour que je m'occupe de toi. Je ne t'abandonnerai pas.

L'enfant écoute la voix, regarde le visage qui se penche sur le sien. Une maman. Son souffle est régulier. Il s'endort.

Brigitte s'éloigne, les bras chargés de vie. Elle tourne le dos à son pays. Elle erre longtemps, à travers champs, à travers bois, mais un jour, la faim l'oblige à s'arrêter.

Elle frappe à la porte d'un moulin.

— S'il vous plaît, pourriez-vous me donner un peu de farine et du lait ? Pour la bouillie de mon enfant.

— Hélas, ma pauvre dame, lui répond le meunier, mon moulin n'a pas tourné depuis sept ans ! Plus de blé, plus d'orge, plus de farine. La misère s'est installée partout et les gens sont plus démunis que s'ils subissaient la guerre.

— Permettez-moi au moins de balayer votre plancher, sollicite Brigitte.

L'homme accepte, gêné, offre un balai en brins d'osier, et Brigitte, dans le tas de poussière accumulée, recueille un grain de blé.

— Accepteriez-vous de me le moudre ?

Le meunier n'ose pas refuser un service si dérisoire. L'étrangère est aimable. Il n'a pas le cœur de lui déplaire. Il réveille sa meule, lance sa roue à aubes qui tournait à vide dans le ruisseau et, bientôt, la farine s'écoule de la trémie, blanche, fine, emplit un sac jusqu'à la gueule, s'écoule encore, charge un deuxième sac et poursuit sur sa lancée : trois, puis quatre, cinq, six, sept !

— Sept sacs pour un seul grain de blé ! s'exclame le

meunier. Je n'y comprends rien. On me le raconterait que je n'y croirais pas !

— Pourrais-je avoir un peu de lait ? demande alors Brigitte à la femme du meunier, comme si rien ne s'était passé.

— C'est que..., répond la femme gênée. Depuis sept ans... nos vaches sont tarées. Elles ne nous donnent plus rien. Pas la moindre goutte.

— Prenez un seau et trayez-les, insiste Brigitte.

La meunière obéit pour ne pas la contrarier, s'assoit sur son tabouret près d'une vache, tire sur le pis et dzing, dzong ! dzing, dzong ! deux jets bien sonores résonnent dans le grélet¹ qui chante.

Crémeux, moussu. La meunière vide un premier seau, puis un deuxième et jusqu'à sept dans un cuveau.

Elle pleure de joie.

— Miracle ! C'est l'abondance qui revient !

Les yeux mouillés, elle regarde Brigitte qui donne la bouillie à son petit. Il mange. Il aime. Il remue ses menottes, rit aux éclats, puis il rote.

— Je ne voudrais pas vous ennuyer, s'excuse alors Brigitte. Mon enfant a besoin d'être changé. Pourriez-vous me prêter ce qu'il faut de linge propre.

La femme, une fois de plus, se trouve embarrassée. Elle a honte de sa misère, mais il lui faut avouer :

¹ Seau dans lequel on trayait.

— Plus de lin dans les champs depuis sept ans. Plus de linge dans les armoires. Je suis bien désolée.

— Ouvrez tout de même votre bonnetière, lui conseille Brigitte de sa douce voix de miel.

La femme s'exécute. Elle tourne la clé, ouvre la porte :

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, en plaquant sa main sur sa bouche.

Les étagères sont chargées de draps, de torchons, de serviettes, de nappes... Elle n'en a jamais autant possédé.

— Servez-vous, dit la femme en s'écartant. Tout est à vous. Prenez ce que vous voulez.

Dans chaque maison du village, on observe les mêmes transformations, ainsi que dans chaque village de la région.

Les champs reverdissent, les étables se remplissent, les vaches vèlent et les brebis agnèlent. Le blé mûrit, le chanvre et le lin, les haricots et les pois dans les jardins, et des fleurs ornent les talus des chemins.

La terre était sèche, elle devient grasse et riche. La roue du moulin ne cesse plus de tourner. Avec le travail, la joie est revenue et la prospérité.

À l'inverse, dans le village que Brigitte a quitté, la pénurie s'est installée. Il ne pleut plus. Le vent souffle du nord. Tout végète et tout sèche. Les maigres moissons sont la proie des corbeaux et des pigeons. Les troupeaux maigrissent, meurent.

La famine s'installe et la misère fait des ravages.

(...)

Jacques CASSABOIS

extrait de

Le joueur de flûte de Hamelin
et autres contes du temps jadis

éditions Hachette

Livre de poche jeunesse

www.jacquescassabois.com